

Le 11 avril 1713 était signé à Utrecht, dans les Pays-Bas, un traité entre l'Angleterre et la France mettant fin à douze ans de combats acharnés dans une bonne partie de l'Europe, qui avaient pour origine un conflit de succession sur le trône d'Espagne.

Il fut suivi, le 13 juillet de la même année et toujours à Utrecht, d'un accord similaire entre l'Angleterre et l'Espagne, - le jour même où fut créé, à la cathédrale Saint-Paul de Londres, le *Te Deum* de Haendel, célébrant la paix restaurée. Par cette œuvre, - l'une de ses premières en anglais -, le compositeur récemment arrivé d'Allemagne se faisait connaître et apprécier du public et de la cour.

Mais qu'est-ce qu'un *Te Deum* ?

Une hymne, un cantique spirituel datant de la fin du 4^{ème} s. attribué à saint Ambroise, évêque de Milan. L'un des premiers documents à y faire allusion fut une lettre de l'évêque de Toulon dans à son collègue de Genève au début du 6^{ème} s., alors même que la Règle de saint Benoît venait de préconiser le chant du *Te Deum* dans la liturgie dominicale.

Le *Te Deum* commence par rendre gloire à Dieu, le Créateur de l'univers qu'acclame la terre entière ; anges, prophètes, apôtres et martyrs le célèbrent, l'Eglise le confesse.

La partie centrale salue Jésus, le Christ, Sauveur divin qui assumait la condition humaine pour délivrer l'humanité ; vainqueur de la mort, il ouvre aux fidèles l'accès au Royaume ; siégeant en gloire à la droite du Père, il viendra juger le monde.

Quant à la dernière partie, elle implore Dieu de préserver les siens et de les conduire à la vie éternelle.

Le *Te Deum* avait sa place dans la liturgie ordinaire de l'Eglise ; mais il marquait aussi certains moments forts de la société civile. Ainsi, tous les sacres des rois de France depuis le 9^{ème} s. incluaient le chant d'un *Te Deum*. Louis XIV en était particulièrement friand, lui dont la naissance avait déjà été saluée par un *Te Deum* ! Celui-ci résonnait aussi au lendemain de victoires militaires ou pour marquer la fin des hostilités, - comme en 1713 avec les traités d'Utrecht.

Si l'Eglise anglicane et Luther ont repris le *Te Deum* en langues anglaise et allemande, Calvin et surtout ses successeurs furent plus réticents à l'endroit de ce chant cher à l'Eglise romaine et aux souverains hostiles à la Réforme, - Louis XIV, le roi des dragonnades, mais avant lui le pape Grégoire XIII, qui avait fait entonner un *Te Deum* à Rome pour célébrer le massacre de la Saint-Barthélémy...

Il faudra attendre le 18^{ème} s. pour qu'il soit traduit en français, - par Bénédicte Pictet, à Genève, puis sous la forme du cantique : '*Grand Dieu, nous te bénissons, nous célébrons tes louanges*'. L'une de ses versions, - que nous chanterons tout à l'heure -, reprend l'essentiel du *Te Deum* latin.

*

*

*

Avec son *Te Deum*, Haendel voulait rendre gloire à Dieu pour la paix rétablie.

Pourtant, depuis 1713 et les traités d'Utrecht, il y aura eu des guerres et des violences infiniment plus destructrices qu'alors. Il y en eut ; il y en a de nos jours, à quelques heures d'avion d'ici. Il y en aura sans doute encore demain, après-demain..., - malgré la grandeur de Dieu et sa miséricorde.

Par ailleurs, en entonnant un *Te Deum*, bien plus encore que la grandeur de Dieu, n'est-ce pas la gloire et les triomphes d'un prince que l'on exaltait, acclamé de ses troupes et de ses partisans ? Palais royaux et fastes patriotiques paraissent pourtant peu propices à célébrer un Seigneur crucifié,

- et un Seigneur qui disait de Dieu que sa perfection consistait à *'faire lever le soleil sur les méchants comme sur les bons et descendre la pluie sur les justes comme sur les injustes'* ! (Mat.5/45)

D'où la question : peut-on légitimement célébrer Dieu par un *Te Deum*, comme le faisait Haendel ? Je le crois, - mais à la condition de garder à l'esprit que Dieu n'est pas seulement le Père bienveillant, le protecteur providentiel de tel peuple, de telle patrie, de telle communauté, mais qu'il est également celui qui remet en question les certitudes trompeuses, les gloires factices et les justices dévoyées.

C'est la raison pour laquelle j'ai choisi, comme une sorte de contre-point au *Te Deum*, quelques paroles du prophète Jérémie, - celui dont la statue, à l'angle de la cour Saint-Pierre, veille sur ce temple et sur celles et ceux qui viennent y prier de générations en génération.

Jérémie disait que Dieu n'est pas seulement le *'Dieu de près'*, toujours disponible, qui bénit et protège d'office ceux qui se réclament de lui et le vénèrent, - mais qu'il est également le *'Dieu de loin'*, le Dieu absent et silencieux, qui laisse les humains prendre leurs responsabilités, assumer leurs choix quotidiens d'écoute ou de confrontation, de domination ou de compassion, d'accumulation ou de partage plus ou moins équitable de leurs biens. (Jér. 23/23).

Voilà pourquoi, dans le récit de la vocation de Jérémie, les verbes qui nous semblent négatifs sont deux fois plus nombreux que les positifs et les précèdent : *'Je te donne pouvoir d'arracher et de détruire, d'abattre et de démolir, d'édifier et de planter...'*, - car pour construire sur des bases fiables, pour cultiver un terreau fertile, il faut souvent commencer par déconstruire et par défaire, par épier et épurer... (Jér. 1/10)

A ce message des débuts de son ministère fait écho celui qu'il adressait, de la part de Dieu, à Baruch, son secrétaire et compagnon, à la fin de son parcours, - une sorte de testament : *'Tu te plains des malheurs qui te frappent et t'épuises à gémir sans trouver le repos. Voici ce te dit Dieu : 'Je rase moi-même ce que j'avais bâti, j'arrache ce que j'avais planté. Ne fais donc pas de projets de grandeur, n'y aspire pas : c'est le malheur que je fais advenir sur le monde... Mais à toi, je donnerai pour butin ta vie, où que tu ailles...'* (Jér. 45/4-5)

Pour Jérémie, comme pour Jésus et ses disciples, le dernier mot revient à l'espérance d'un relèvement possible, d'une renaissance, - d'une *'alliance nouvelle'* dont Dieu garde l'initiative, comme le rappelait le prophète à ceux qui désespéraient devant l'accumulation présente de malheurs sans issue apparente. (Jér. 31/31-34)

Les *branches d'amandier* ont plus d'avenir que les *chaudrons bouillants* des menaces et des brutalités humaines, parce que *Dieu veille* à l'accomplissement de sa Parole de vie, - ce qu'exprime le jeu de mots hébreu entre *'amandier'* (*shaqed*) et *'en éveil'* (*shoqed*). (Jér. 1/11-12)

Le message de Jérémie - comme de tout l'Évangile - souligne que nous ne pouvons, au nom de Dieu, aspirer à être au-dessus de la mêlée, préservés par Dieu des épreuves et des incertitudes du temps : c'est au creux de l'histoire et de ses turbulences que nous sommes appelés à témoigner de lui, - dans nos réussites comme dans nos échecs, aux jours de plénitude heureuse comme aux heures de doute et de découragement...

A cette condition, nous pouvons, aujourd'hui encore, nous laisser porter et entraîner en toute bonne foi par les voix qui chantent : *'Te Deum laudamus : C'est toi, Dieu, que nous louons... Sauve ton peuple, - sauve tes peuples -, Seigneur, et bénis ton héritage ! Conduis-les et élève-les jusqu'en éternité !'*

*

*

*

Ion Karakash